

LE VRAI CANARD

MONTRÉAL, 15 MAI, 1880.

AGENCE DE QUEBEC.

M. F. Béland, marchand de Tabac et de Journaux, No. 264 rue St. Jean, est notre seul agent autorisé à Québec pour recevoir les abonnements ou les annonces.

Correspondance de Ladébauche.

Paris, 10 mai 1880.

Mon cher VRAI CANARD,

Comme je ne trouvais rien d'intéressant pour les lecteurs en Canada j'ai piqué tout droit pour Paris où j'espérais rencontrer Wurtele. Je m'étais dit comme ça : V'la un canadien parti pour les vieux pays pour emprunter de l'argent pour le gouvernement. Il n'y a pas de doute qu'il sera *flush* lorsque je le rencontrerai ; alors on aura du "fun."

Je débarquai à la station du chemin de fer du Nord qu'ils appellent la gare de St. Lazare. Comme je n'étais pas bien foncé je n'ai pas voulu prendre de chambre dans un hôtel de première classe. Un charretier m'a conduit dans une petite auberge sur la porte de laquelle il y avait une enseigne avec un portrait d'un veau et les mots Au VEAU QUI TETTE.

Bon, me suis-je dit, Ladébauche, tu ne pouvais pas mieux tomber. Le propriétaire de ce boxon-là doit connaître un peu la politique de Québec, parce que je crois que son enseigne y fait allusion. Cet homme doit avoir des veaux pour amis.

J'entrai et je fis connaissance avec le propriétaire de l'auberge, un grand jack de six pieds qui s'est montré bien poli pour moi du moment qu'il a su que je venais du Canada.

Dans un coin de sa boutique je rencontre-t-y pas Grevy que j'avais vu a mon dernier voyage. On a commencé de suite à jaser ensemble sur les affaires de France et du Canada.

Grevy me dit : — Ah ça, dis moi donc, connais-tu un de tes compatriotes qui s'appelle Wurtele? Il dit qu'il veut emprunter quelques millions de francs pour le Crédit Foncier.

— Si je connais Wurtele ! Oui, comme ma poche. Ah ! il dit qu'il vient chercher de l'argent pour le Crédit Foncier, je crois plus tôt que c'est pour le crédit défoncé de ses amis. Il est bon que vous sachiez que la politique dans notre pays est joliment savatté. Joly a brûlé la chandelle par les deux bouts. Il a "botché" la meilleure job que nous a y jamais eue. je veux parler de notre

heurs et puis on manja rien que du squelet. J'ai penser à toi ben des fois. Chère belle gueule en sortant de ché Payette, je me suis rendu toute droite ché ton père, le vieil Centfaisou. Il m'a dit grosse que t'étais engagé. Un gros monsieur te donait des gosses gage. J'ai trouvé de l'ouvrage chez monsieur michelle l'élève. Je travaille à faire du vinègre toute la journée. Le docteur il m'a dit que si je travaillais come ça ben longtems je devienrais époitriné parceque l'odeur du vinègre atak les pòmoms. Je charche de l'emploi ayeurs. Mon père m'a dit que l'avat gagné assé d'argent pour te poser un oîle de vaisselle ce qui t'ambelli beaucoup. Il ma dit aussi que t'étais pas resté marqué par la picote. J'irai te voir à la prochaine excursion qui se fera pour les élections de Chaplo. Ça me couterà rien. Lesse moé assavoir ton adresse pour que j'aie te voire à Singe Erôme. Cher pèti ciel noir, je t'aimerai toujours, toute ma vie, je t'embrase.

"Ton ami, "BÉNONI."

"POSSE CRIPOTOMME.— Un de mes amis me dit qu'à Singe Erôme y a un morsieur Caraqueite qui charche un homme de confiance si tu le connais parle lui pour moi. Je suis pas chérant pour les gages.

"BÉNONI."

Le comte en lisant le nom de Caraqueite fit un soubresaut. Son ennemi avait évidemment un plan pour détruire l'œuvre à laquelle il avait consacré tout son temps depuis deux semaines. Il s'agissait de le circonvenir. Pour cela la première chose qu'il fit, fut de tirer les vers du nez de sa servante.

Ursule interrogée par le comte avoua qu'elle était fiancée à Bénoni, que ce dernier avait été injustement condamné par le Recorder et qu'il avait purgé une sentence d'emprisonnement. Elle avoua aussi qu'elle avait rencontré un homme portant un chapeau de castor gris et qu'il lui avait dit qu'il donnerait une place lucrative à son amant.

IX.—LE POISON.

Le comte de Bouctouche redoutait les menées de Caraqueite. Il s'agissait de faire disparaître au plus tôt le seul témoin de son premier crime.

Que lui importait une infamie de plus s'il réussissait à s'emparer des millions de la famille de St. Simon ?

Le comte ne perdit pas de temps, il attela un cheval Bayard à un bog board et se mit en route pour Ste. Thérèse où Cléophas bambochait avec des amis d'occasion.

Lorsque Bouctouche entra dans l'hôtellerie de Ste. Thérèse, l'Angelus du soir venait de sonner.

Il rencontra son homme devant

l'auberge s'amusant à jouer au tête ou bitche avec deux employés du chemin de fer du Nord.

En voyant arriver son maître, Cléophas lâcha sa partie et entra dans l'hôtel.

Il fut questionné sur tout ce qui s'était passé à Ste. Thérèse depuis le départ du comte.

Le petit Pite s'ennuyait au collège.

Il ne montrait aucun goût pour l'étude.

Pendant ses classes au lieu d'écouter les instructions du professeur, il jouait à pique ou noc avec ses petits camarades.

Il avait déserté deux ou trois fois la cour de récréation pour aller s'acheter du tabac à chiquer dans les groceries du village. Bref, ses professeurs commençaient à en désespérer.

Le comte en apprenant ces mauvaises nouvelles se rendit de suite au collège et réussit à force de supplications à faire consentir le directeur à le garder pendant au moins un mois.

Il rentra à l'hôtel et s'enferma dans un salon particulier avec maître Cléophas.

Il le félicita sur sa conduite et lui paya une dizaine de traites et trois ou quatre verres d'huitres.

Cléophas qui s'était rincé la dalle un vingtaine fois pendant la journée ne tarda pas à se sentir un peu casquette.

Le comte profita d'un moment où Cléophas était allé dans la cour de l'hôtel, pour verser d'un verre environ soixante gouttes d'acide prussique.

Cléophas rentra et fut invité à prendre une autre traite qu'il accepta.

Le comte commençait à avoir le cerveau troublé par les fumées des alcools. Il se trompa de verre. Il lampa la gobe fatale. L'effet du poison fut instantané. Il poussa un soupir comme s'il se fut senti suffoqué. Il tomba lourdement sur le plancher, gigota pendant quelques instants et rendit le dernier oupir.

Cléophas resta pétrifié devant le cadavre du comte.

Il se croisa les bras et dit : — Je cré ben qu'il a pris de la poéson.

(Suite au prochain numéro.)

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 cents payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le VRAI CANARD se vend 8 cents la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie
Boite 2144 P. O. Montreal.

Bureaux : 170 1/2 rue Notre-Dame, en face du Palais de Justice.

chemin de fer du Nord. Ah ! c'est que les rouges par chez nous n'y vont pas de main morte c'est un pou comme ceux de votre pays, en affaires, c'est pas la croix de St. Louis. Les rouges se sont fait passer au bob dans les dernières élections et les bleus sont venus radouer toutes leurs coches mal taillées. Entre nous faut que je vous dise que les bleus ne valent guère mieux que les rouges, ils ne sont pas plus regardants à la dépeuse. A c't'heure les bleus ont la poche dégreillé et ils ne peuvent faire marcher les affaires du pays s'ils n'ont pas le cash. S'ils ne trouvent pas de l'argent pour la prochaine session, ils sont flambés comme la poule à Simon.

— Qu'est-ce que tu me rabâches là avec la politique de ton pays et de ses finances. Je te demandais seulement si tu connaissais ce M. Wurtele, car je voudrais avoir des informations sur son compte avant de lui confier des fonds ?

— Tenez, voici la chose ; comme la Province de Québec ne peut plus "runner" son visage en Angleterre qui a déjà été échaudée en lui prêtant de l'argent, les ministres ont cru que Wurtele serait l'homme qui les tirerait d'embaras. C'est le crédit foncier qui empruntera de l'argent aux Français pour le prêter ensuite au gouvernement. Le nom du Crédit Foncier doit être bon portant, parcequ'il a de quoi répondre. En attendant notre gouvernement se trouve justement comme une poule dans le goudron.

— Grevy, bon je te comprends à présent. Je vais jongler à la chose.

— Changement de propos, M. Grevy, on a chez nous une petite opinion de vos ministres.

— Comme il ça ?

— Bedame, avec mon gros bon sens j'avais compris qu'une République était un pays où tout le monde se trouvait free. Par chez nous il paraît qu'on ne comprend pas la chose comme ça. Vous chassez les prêtres et vous leur pefendez de tenir des écoles.

— Ça dépend point de moi. Chez nous les membres du parlement aiment à plaire à la canaille et mes ministres pour se maintenir aiment à faire des mamours avec la crasse. Je suis obligé d'endurer tout ça.

— Ecoutez si vos ministres étaient en Amérique, aux Etats-Unis ou au Canada on leur couperait vite la siflette. Nous autres on n'a pas de république chez nous, tout est free, l'éducation le service militaire jusqu'au free lunch.

— Vous avez bien de la chance.

— Eh bien au revoir, M. Grevy. Après ça, je pris congé de mon ami et je me remis en route pour le Canada.

Tout à toi,

LADÉBAUCHE.